

**Brenda Dunn-Lardeau (dir.), *Le voyage imaginaire dans le temps. Du récit médiéval au roman postmoderne*. Grenoble, ELLUG, 2009. Un vol. de 385 p.**

Sous ce titre prometteur est avancé un ouvrage collectif dirigé par Dunn-Lardeau et comprenant, outre 7 chapitres monographiques (dont 3 signés par elle), une introduction argumentée de 40 pages, une « conclusion en forme d'essai » de 10 pages et près de 100 pages d'outils bibliographiques, index et fiches de lecture. La notion directrice de ce recueil est « l'hétérochronie fictionnelle », présentée dans l'introduction. S'inspirant de l'hétérotopie de Foucault aussi bien que d'un terme technique de paléontologie, elle désigne « la coprésence volontairement instituée par un écrivain entre des époques historiques distinctes qualitativement éloignées et entretenant une relation signifiante » (p. 12). Cette définition très large est progressivement resserrée, en excluant de façon surprenante la science-fiction, l'uchronie, les fresques historiques retraçant le parcours de plusieurs générations. Certes, c'est la notion de coprésence qui focalise l'intérêt de Dunn-Lardeau, sous les deux aspects diégétique et lectural (ce qui ne manque pas de soulever un nouveau problème : peut-on employer la même méthode pour examiner l'existence fictive d'un personnage et les inférences bien réelles d'un lecteur ?) ; mais on comprend mal que sous le titre de « voyage imaginaire » ne soient finalement retenues que des œuvres où peut s'observer, en un temps T, en une sorte de « mille-feuilles » historiographique, « la rencontre de deux [ou plusieurs] époques » (p. 101). Le potentiel critique et ludique de cette dernière est éclairé dans 7 sujets : la légende des sept Dormants, un texte mineur de Montesquieu, une palette de contes fantastiques du XIX<sup>e</sup> siècle, et des romans de Woolf, Beauvoir, Fuentes et Davies. Malgré l'hétérogénéité culturelle et générique du corpus, on y reconnaît un concept directeur historique : de l'Antiquité au Canada de 1980, il s'agit d'éclairer ici l'histoire humaniste du roman, dans son aptitude générale à écrire le temps, et dans sa capacité particulière à écrire le temps de l'Histoire. On ne peut qu'être d'accord avec les conclusions de Dunn-Lardeau et son équipe : si le récit antique recourait à l'hétérochronie pour des raisons didactiques, le roman moderne en fait une voie de développement autonome et subjectif de sa fiction, et le roman postmoderne en joue pour parodier et recycler les diverses formes auxquelles il s'alimente. Mais au-delà de ces résultats pour le moins consensuels, on peut regretter l'absence de contextualisations fines, qui eussent permis de progresser un peu dans la connaissance de l'écriture romanesque du temps. L'essor de l'hétérochronie au XIX<sup>e</sup> s. n'est-elle pas liée au développement de l'histoire positiviste ? Le « mille-feuilles » cognitif de Davies n'a-t-il rien à voir avec le multiculturalisme contemporain ? Peut-on simplement résumer les polyphonies de Fuentes à une résistance globale contre « les erreurs et horreurs de la colonisation et de ses conséquences » (p. 243) ? Les aperçus de ce recueil auraient pu, soit s'intégrer à une problématique générale d'écriture de l'Histoire (les travaux théoriques n'y manquent pas), soit à un éclairage plus neuf, nourri de corpus plus originaux, sur le voyage dans le temps. En hésitant entre les deux, ils perdent en force de conviction.

Irène LANGLET